

L'épigraphie grecque et latine au Liban : *panorama historique.*

Frédérique Alpi
Pensionnaire Scientifique
IFAPO/Beyrouth

10

Les inscriptions grecques et latines du Liban (montagnes, littoral et Beqa') avaient retenu, du dix-septième à la première moitié du dix-neuvième siècle, l'incidente attention de nombreux voyageurs d'Orient. On reconnaît ainsi un précurseur éclairé de l'épigraphie régionale en Balthazar de MONCONYS qui copia le premier, en 1667, des textes lapidaires à Baalbek, identifiant avec raison le site comme celui de l'antique Héliopolis. Cinquante ans plus tard, Henry MAUNDRELL, sur le trajet d'Alep à Jérusalem, note soigneusement la stèle de Caracalla au Nahr al-Kelb (fig. 1) et plusieurs inscriptions à Beyrouth et Saïda. Au siècle suivant et toujours selon leurs déplacements, des français comme Jean de LA ROQUE ou même Constantin-François VOLNEY, des visiteurs anglais, ainsi Richard POCOCKE ou James DAWKINS et Robert WOOD, entre autres érudits, rassembleront un important matériel de notes et relevés, ensuite exploités par les savants européens. Après 1800, de nouvelles catégories d'amateurs partagent l'intérêt traditionnel pour les antiquités de la Terre Sainte et du Levant. Un John Lewis BURCKHARDT appartient encore au type des voyageurs classiques : en 1810, il s'arrête lui aussi au Nahr al-Kelb et, sans les voir ni les identifier, se fait le premier l'écho des inscriptions forestières d'Hadrien dans la montagne libanaise (fig. 2). Bientôt des agents consulaires, tel Henri GUYS, ou des missionnaires protestants, ainsi le R. Henry A. De FOREST, prêteront aussi leur concours : on doit justement aux deux personnages cités les premières reconnaissances d'inscriptions forestières. Dans le même temps, le voyage d'Orient devient une mode, jusqu'à faire l'objet d'un véritable tourisme européen dont les monuments inscrits du Liban eurent parfois à souffrir. Les cippes funéraires de Saïda (fig. 3) constituèrent par exemple des souvenirs appréciés, on les emportait facilement au retour et leur actuelle dissémination dans les collections et musées occidentaux, jusqu'à Toulon et Varsovie (!), n'a pas d'autre origine. Saluons en revanche le premier voyageur scientifique moderne en la personne d'Ulrich Jasper SEETZEN qui relève plusieurs inscriptions libanaises dont, encore une fois, la stèle de Caracalla au Nahr al-Kelb.

L'épigraphie grecque et latine du Liban entre véritable-

ment dans son âge scientifique avec les missions d'Ernest RENAN (1860-1861) et William Henry WADDINGTON (1861-1862). Désormais, la collecte des inscriptions ne se fera plus au hasard des itinéraires mais selon une prospection délibérée. RENAN avait en effet conçu sa Mission de Phénicie, à lui confiée par l'empereur Napoléon III dans la suite de l'intervention française de 1860, sur le modèle de l'expédition des savants qui avaient accompagné Napoléon BONAPARTE en Égypte, en 1798, et auxquels on devait tant de découvertes relatives aux antiquités pharaoniques. Sémitisant confirmé et pétri d'études bibliques, RENAN envisageait donc d'étudier l'antique Phénicie, si présente à l'histoire d'Israël, voisine et sœur du pays de Canaan dont elle semblait partager la langue - qui deviendra l'hébreu biblique. De fait, se déchargeant volontiers sur ses collaborateurs du suivi des fouilles archéologiques entreprises à Jbeil, Saïda, Sour et Oum el-Amed, il sillonne le pays en des courses systématiques, d'abord en quête de vestiges phéniciens. Les trouvailles de cet ordre se révéleront peu nombreuses ; en revanche, on lui signale partout des inscriptions grecques et latines qu'il note avec la plus grande conscience. Il visite ainsi les sites majeurs, comme Byblos, Baalbek, Beyrouth, Deir el-Qalaa, Sidon, Tyr ou Faqra, mais également les moins accessibles localités de la montagne (fig. 4). Il constitue, pour Tyr et Sidon, de premières séries de textes funéraires et rassemble, en un corpus longtemps inégalé, 90 inscriptions forestières d'Hadrien. Les inscriptions byzantines ne sont pas négligées non plus, ainsi à Nébi Younès ou Qabr Hiram. Le rêve phénicien de RENAN n'a peut-être pas connu toute la concrétisation escomptée mais sa mission jette bien les bases de l'épigraphie classique au Liban. Moins paradoxal mais tout aussi remarquable, le travail entrepris simultanément par WADDINGTON. Cet épigraphiste, futur ministre et président du Conseil, accompagnait Melchior de VOGÜÉ dans son voyage de Syrie, en 1861, et se proposa d'emblée d'enrichir pour la région le corpus d'inscriptions grecques et latines établi par Philippe LE BAS. La deuxième section de son recueil des Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie (IGLS) concerne l'actuel territoire du Liban et la Palestine : sans nulle considération d'itinéraire, elle représente un premier classement ordonné et systématique, site par site, modèle dont on ne se départira plus.

Les missions scientifiques se succèdent désormais, qui apportent leurs moissons d'inscriptions en complément au recueil de WADDINGTON. Signalons ainsi celle de Charles CLERMONT-GANNEAU, en 1881, celle de

Charles FOSSEY et Paul PERDRIZET, en 1896, ou l'expédition allemande qui, de 1900 à 1904, va étudier Baalbek et les temples du Liban. L'épigraphiste Otto PUCHSTEIN copie alors de nombreux inédits (fig. 5), dont Théodore MOMMSEN intègre aussitôt les textes latins à son monumental *Corpus Inscriptionum Latinarum* (CIL).

La recherche épigraphique au Liban, grecque et latine, connaît au vingtième siècle un développement nouveau avec l'activité remarquable déployée par les jésuites. Réinstallés dans le pays depuis 1831, ceux-ci avaient déjà guidé RENAN qui profita bien souvent de leur intime connaissance du terrain. Pendant son séjour missionnaire à Beyrouth (1886-1896), le R. P. Michel JULLIEN avait encore consacré quelque part de son temps aux antiquités libanaises. On lui doit ainsi d'intéressantes remarques sur l'ancienne Béryte et l'invention de plusieurs inscriptions dans la Beqa', notamment à Niha. C'est néanmoins avec la fondation, en 1902, de la Faculté Orientale, sur l'initiative d'un archéologue, le R. P. Sébastien RONZEVILLE, qu'une équipe d'enseignants-chercheurs se constitue sur place. Le nouvel

institut beyrouthin se destinait surtout aux études proprement orientales et l'épigraphie des périodes gréco-romaines n'intervenait qu'en licence, avec l'archéologie, dans le cadre d'un certificat optionnel dont fut chargé le R. P. Louis JALABERT. Celui-ci conçoit bientôt le projet d'une refonte générale du vieux recueil de WADDINGTON, les IGLS, qu'il fait approuver par le Congrès Archéologique d'Athènes de 1905. Tant au Liban qu'en Syrie, il multiplie donc les prospections et forme le disciple qui partagera le poids de son entreprise : le R. P. René MOUTERDE (fig. 6). Les *Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth* (MFOB) auxquels succèdent en 1922, après la coupure de la guerre mondiale, les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* (MUSJ) accueillent les premiers résultats de leurs travaux, en attendant la parution des nouvelles IGLS. Suspendue aussi pendant le conflit, la Faculté Orientale renaît en 1937 comme Institut de Lettres Orientales (ILO), dont un enseignement d'Histoire et Archéologie de la Syrie aux époques grecques et romaines, constitue la grande originalité. Mutatis mutandis, la démarche intellectuelle et scientifique des jésuites au Liban connaît donc une évolution comparable à celle de RENAN : la part consentie à l'épigraphie classique se fait grandissante dans un projet qui se voulait d'abord orientaliste.

1. Stèle de Caracalla au Nahr al-Kelb, (calque E. Baccache).



Entre 1903 et 1961, JALABERT (+ 1943) et MOUTERDE (+ 1961) vont constituer une documentation considérable, très largement inédite : revisitant le pays dans son intégralité, au prix de courses souvent pénibles, ils accumulent copies, photographies et estampages, attentifs aux moindres remplois qu'ils peuvent déceler dans les constructions les plus reculées. Les MUSJ ne rendent qu'imparfaitement compte de cet énorme travail de fourmi, puisque MOUTERDE saura généreusement se décharger de tel et tel dossier, après la disparition de son maître JALABERT, sur d'autres savants dont il reconnaît volontiers la compétence. Notons cependant que l'étude des cippes funéraires sidoniens fait progresser l'onomatistique de cette cité, le repérage de nouvelles inscriptions forestières, l'exploration de la zone de l'Hermon, difficilement accessible aujourd'hui (fig. 7). JALABERT et MOUTERDE se donneront surtout à faire paraître les cinq premiers volumes des nouvelles IGLS, consacrés à la Syrie, tandis qu'autour d'Henri SEYRIG, Directeur des Antiquités sous le mandat (1929-1945) puis de l'Institut français d'Archéologie de Beyrouth (1946-1967), et de l'Émir Maurice CHÉHAB qui prend la tête de la nouvelle Direction Générale des Antiquités libanaise, en 1946, viennent travailler d'autres épigraphistes. MOUTERDE collabore d'ailleurs activement aux revues des deux dernières institutions, Syria et le Bulletin du Musée de Beyrouth (BMB). C'est ainsi le savant jésuite qui déchiffre pour CHÉHAB les textes des Mosaïques du Liban (BMB XIV-XV, 1957-1959) ou les inscriptions mises au jour à Beyrouth par Jean LAUFFRAY (BMB VII, 1944-1945).

L'entreprise des IGLS a donné lieu pour le Liban à la parution de deux volumes, par les soins de Jean-Paul REY-COQUAIS et Jean-François BRETON. Le premier concerne Baalbek et la Beqa' (IGLSVI, 1967), le second consiste en un recueil d'inscriptions forestières d'Hadrien (IGLSVIII/3, 1980). M. REY-COQUAIS, qui a lui-même parcouru le pays (fig. 8), multiplie les articles de site et, suite aux fouilles de CHÉHAB à Tyr, présente une magistrale étude des textes de la nécropole (BMB XXIX, 1977) (fig. 9). Des épigraphistes libanais ont apporté depuis de bien utiles contributions, comme Joseph HAJJAR, spécialiste du culte héliopolitain (fig. 10), ou Chaker GHADBAN, bon connaisseur de la Beqa' (fig. 11). Depuis 1970, l'achèvement du projet des IGLS a été confié conjointement à l'Institut Fernand Courby (Université de Lyon II) et à l'Institut français d'Archéologie du Proche-Orient. La Direction Générale des Antiquités se réserve toutefois la publication des inscriptions de la ville de Tyr. Hors le matériel issu de ce dernier site, la documentation rassemblée par les jésuites et remise à l'équipe de Lyon est demeurée longtemps la base du travail à poursuivre. Depuis 1992, les prospections ont pu reprendre cependant (fig. 12) et les fouilles de Beyrouth apportent quant à elles leur part de nouveautés.

- 2. Une inscription forestière d'Hadrien, IGLS n° 5161.
- 3. Cippe funéraire sidonien, (calque E. Baccache).

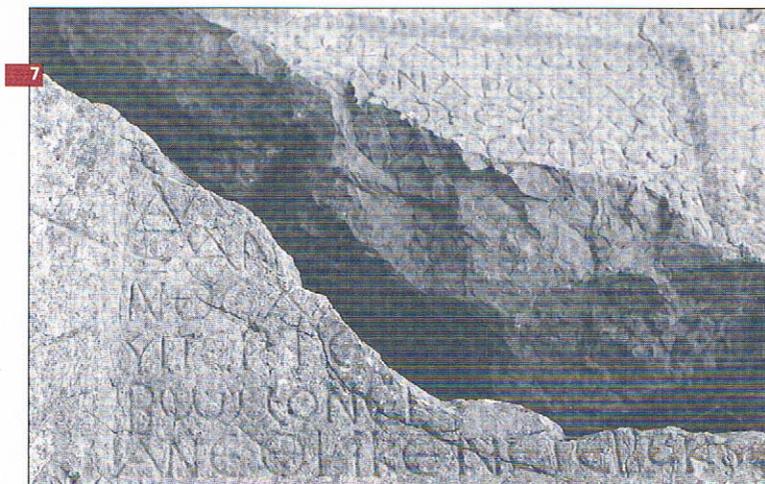
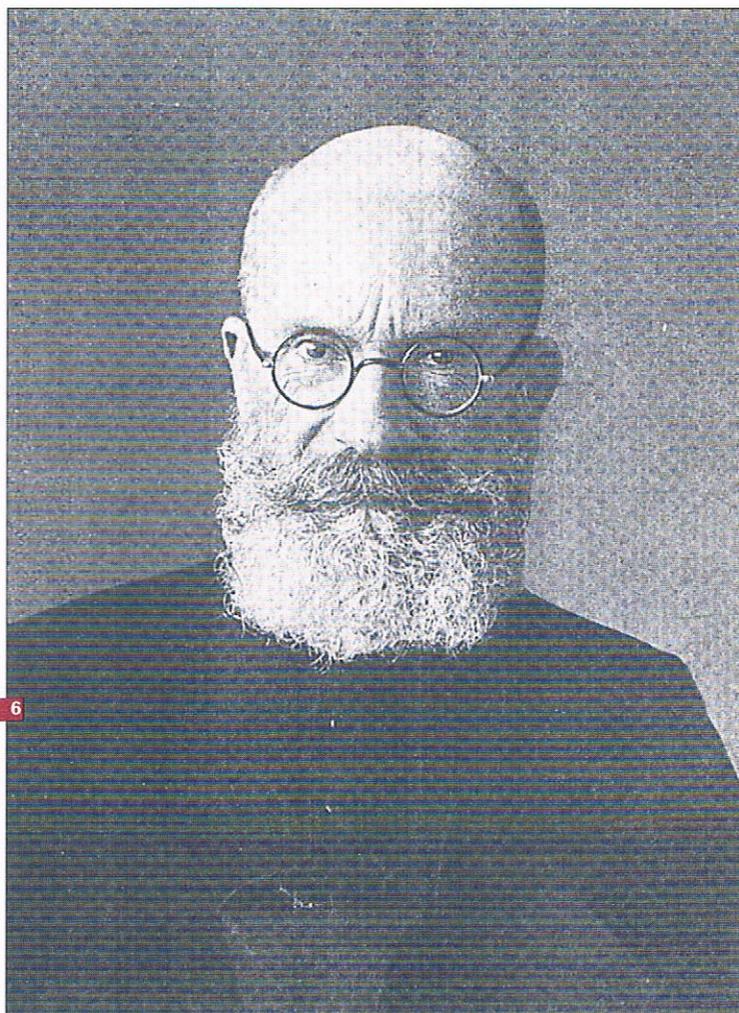
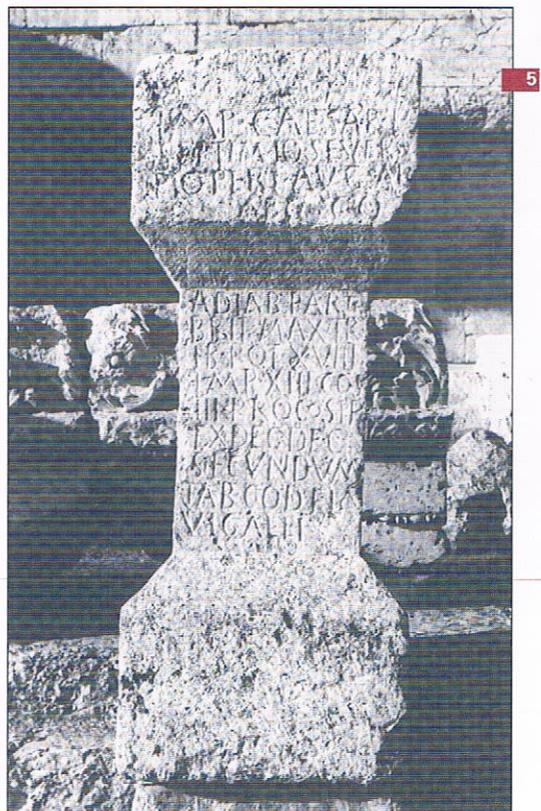


L'épigraphie grecque et latine au Liban :

panorama historique.

Frédérique Alpi

13

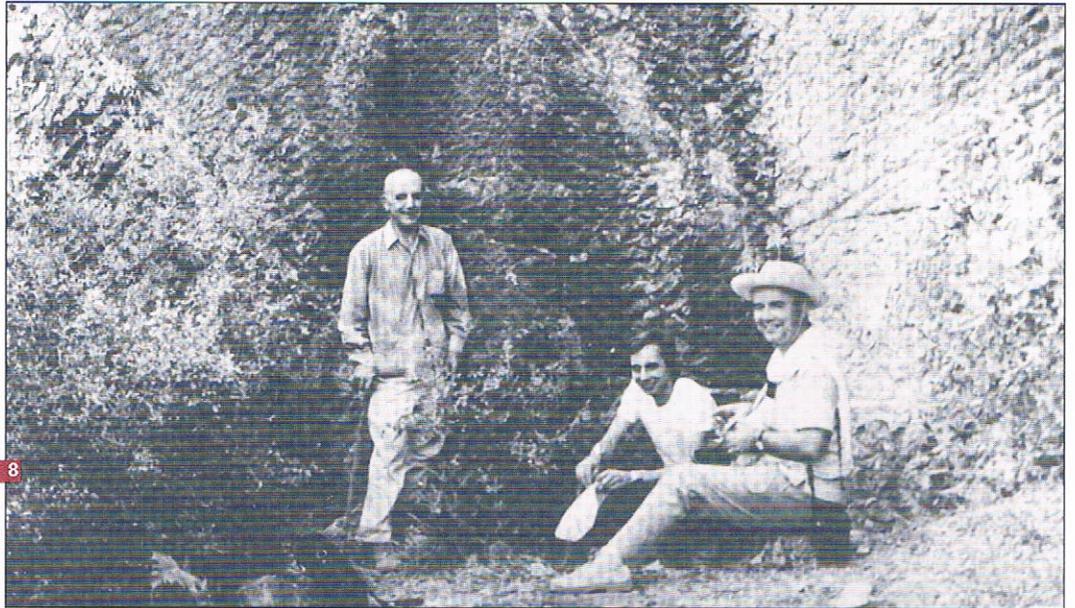


4. Un exemple de texte relevé par Renan : emploi en linteau d'un fragment d'architrave inscrite, église de Blât (Jbeil).

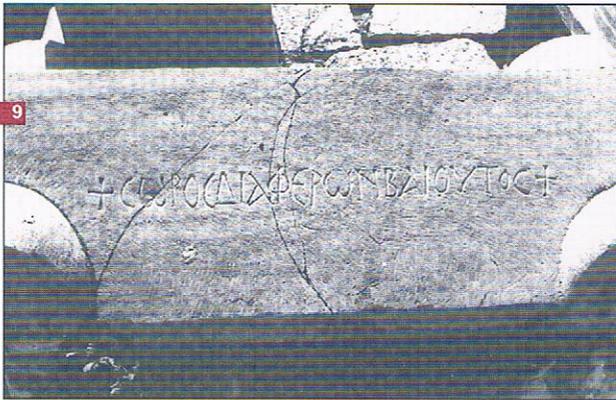
5. Cipse de Baalbek, relevé par O. Puchstein. Dédicace à Septime Sévère, IGLS n° 2767.

6. Le R. P. Mouterde.

7. Inscription de 'Aïn Hircha (Hermon). estampage dans la Béqa'.



8



9



10



11



12

8 . Prospection au Wadi Abou Mousa (Liban Nord). De gauche à droite : le R. P. M. Tallon, J.-P. Rey-Coquais et G. Mille (avec l'aimable autorisation de ce dernier).

9. Sarcophage inscrit dans la nécropole de Tyr. Rey-Coquais, Inscriptions de la nécropole (BMB XXIX), n° 11.

10. Dédicace héliopolitaine à Deir el-Ahmar (Béqa' septentrionale). IGLS n° 2909 ; Hajjar, La triade d'Héliopolis-Baalbek, n° 132.

11. Inscription dans la nef centrale de l'église byzantine de Nabha (Béqa' septentrionale), étudiée par Ch. Ghadban.

12. Reprise de la prospection sur le terrain : estampage dans la Béqa'.